

## LA SEMAINE RELIGIEUSE DE L'ARCHIDIOCÈSE D'AUCH

cérémonie où l'abbé Yvon, vicaire de Saint-Joseph, prêchait en faveur de la Propagation de la Foi. La pluie de cendres qui était déjà tombée dans la nuit précédente se mit à tomber de nouveau, en ce moment, avec une extrême violence et un bruit sourd et sinistre. Le prédicateur arrivait à la péroraison de son beau discours. Soudain, un cri d'effroi retentit : tous les assistants lèvent leurs bras vers l'orateur pour implorer l'absolution générale et suprême. On pleurait, on gémissait, on se confessait tout haut et les paroles les plus naïves et les plus sublimes s'entrecroisaient, remplissant les cœurs d'admiration, de tendresse et de pitié : « Je me suis confessée hier soir », disait une jeune fille, « mais je veux me confesser encore ! » - « j'ai communiqué ce matin », disait une autre, « mais donnez-moi encore tout de suite le bon Dieu, puisque je vais mourir ! »

L'abbé Le Breton, curé de la paroisse, leur adressa quelques paroles d'encouragement et d'affection et on se calma. La bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée et la foule se retira sous l'impression de douloureux pressentiments.

Y avait-il beaucoup de monde dans la cathédrale, le 8 mai, au moment fatal ? Ce n'est pas vraisemblable. Il y avait eu, en effet, une messe à 6 heures et demie, et les deux suivantes ne devaient être célébrées qu'à 9 heures et à 11 heures ; cette dernière solennelle et chantée. Il est probable néanmoins qu'un certain nombre de fidèles devaient s'y trouver afin de recevoir le sacrement de pénitence ; car, depuis la première éruption volcanique, dans la nuit du 2 au 3 mai, et surtout depuis la destruction, par un torrent de lave, le 5 mai, de l'usine Guérin, les confessionnaux étaient assiégés jour et nuit.

A l'église du Fort, au contraire, à l'extrémité opposée de la ville, et que nous visiterons dans un instant, il y avait une messe réglementaire à 8 heures. La foule devait donc s'y trouver, pressée et compacte, lorsque à 7 heures 50 l'artillerie formidable du volcan vint renverser de fond en comble l'édifice et en projeter les débris à des distances incroyables. A quelques pas au-dessus de la Cathédrale se trouvent les ruines lamentables de l'évêché.

Poursuivons notre route vers le nord... Quelle est cette grille encore debout ? C'est celle de l'hôpital, mais on ne voit plus l'horloge, cette horloge désormais légendaire qui, depuis la catastrophe du 8 mai jusqu'à la nouvelle éruption du 20, montrait aux visiteurs impressionnés l'heure fatale : 7 heures 50, l'heure du drame terrible qui a ensanglanté l'aurore du vingtième siècle ! !

Non loin de là, j'entre dans une cour où se décomposent plusieurs cadavres dont l'un est celui d'une jeune fille étendue dans la piscine où elle avait couru, sans doute, chercher un abri contre le feu.

« C'est là, » me dit un homme de couleur qui m'accompagnait, « c'est là même que j'ai, le 9 mai, recueilli la bonne de la maison, horriblement défigurée et qui est morte du reste, deux jours après, à l'hôpital du chef-lieu. Voyez, » ajouta-t-il, « là, tout près de cette autre maison. Devant la porte, j'aperçus en même temps deux personnes atrocement brûlées et qui, sous mes yeux, rendirent le dernier soupir ? »

Ce double fait démontre que, si la grande majorité et la presque totalité des victimes furent instantanément tuées par le feu, foudroyées par les gaz asphyxiants, il y eut pourtant, exceptionnellement, par-ci, par-là, par suite de circonstances topographiques particulières, un certain nombre de personnes dont l'agonie se prolongea plus ou moins, et combien cruelle et épouvantable ! !

Continuons notre chemin du Calvaire par la rue Victor-Hugo, la grande artère du commerce, des grands dépôts et des jolis magasins. De tous les points de cette rue, on voyait admirablement le Mont-Pelé. Bien des gens, paraît-il, depuis les premières manifestations du monstre, le regardaient souvent, de là, avec épouvante et disaient : Bagage-là ka tuer nous ! « Cette machine-là nous tuera ! » C'est partout, par suite de l'amoncellement des décombres et des éjections volcaniques, un exhaussement de plusieurs mètres : on marche à la hauteur des premiers étages... Et l'on avance difficilement, obligé parfois de faire des détours, au milieu des débris fumants et d'odeurs de cadavres brûlés.

Ici était la prison. C'est là que se trouvait le seul être actuellement survivant des trente à trente-cinq mille personnes qui étaient à Saint-Pierre, le 8 mai, à 7 h 50 du matin. Il avait été, la veille, disciplinairement placé dans une cellule profonde qui ne recevait l'air et la lumière que par un petit soupirail. Les gaz brûlants et méphitiques l'abîmèrent cruellement sans le tuer, et il fut délivré deux jours après par une bande de pillards qui avaient entendu ses cris déchirants. On le transporta au Morne-Rouge, où le vaillant P. Mary l'a admirablement soigné et guéri... physiquement et moralement. Il a fait au sanctuaire de N.-D. de Délivrande sa première communion et ne veut plus quitter, paraît-il, le Morne-Rouge et le missionnaire qui l'a sauvé.

Nous voici maintenant devant l'hôtel de l'Intendance, la résidence du gouverneur dans ses rares séjours à Saint-Pierre. C'est là qu'ont été étouffées et écrasées Mme Mouttet, la femme du gouverneur, et Mme Gerbault, la femme du lieutenant-colonel d'artillerie, tandis que la mer engloutissait leurs maris partis à 7 heures du matin sur un petit vapeur pour aller, au village du Prêcheur, relever les courages abattus. Cœurs nobles et courageux que j'étais heureux de connaître, puisse Dieu vous avoir déjà donné l'éternel bonheur !

[Page suivante](#)

[Retour au sommaire](#)